



CINÉMA

En voiture avec Kerouac

Sur la route sera l'un des films événements du Festival de Cannes qui s'ouvre mercredi. Pour la première fois, le récit culte de Jack Kerouac, à la fois autobiographique et fantasmé, est transposé sur grand écran. L'esprit de la Beat Generation fait vibrer la jeunesse de ce début de siècle.

VINCY THOMAS

S

ur la route, le film. Ce sera d'abord l'un des événements du 65^e Festival de Cannes (16-27 mai), où le film est en compétition. Cinquante-cinq ans après sa publication, le roman culte de la Beat Generation est adapté au cinéma par le Brésilien et francophile Walter Salles (*Central do Brasil*, *Carnets de voyage*). Un exploit en soi puisque le livre a été convoité par les plus grands cinéastes, Francis Ford Coppola, Jean-Luc Godard et Gus Van Sant.

Il aura fallu attendre l'époque propice. Cette génération d'auteurs qui rejetaient le passé comme le futur et se rebellaient contre toute autorité organisée fascine de plus en plus. Précurseurs, ils n'ont jamais été aussi contemporains. Pour

preuve, Hollywood, toujours opportuniste, s'apprête à sortir les adaptations cinématographiques de *Big Sur*, un autre roman de Kerouac, et de *Kill your darlings* d'Allen Ginsberg. Mais *Sur la route* croise aussi d'autres tendances de notre société. Avec *Carnets de voyage*, Walter Salles avait ouvert le chemin : une odyssée initiatique, libre, en rupture avec les origines bourgeoises de son héros. *Into the wild* de Sean Penn poursuivait cette voie avec le succès que l'on connaît.

Ici, le voyage sert à regarder autrement, plutôt qu'à regarder ailleurs. Les personnages ne cessent de se cultiver, de lire, de converser. Dans le film, les références littéraires (Céline, Proust) se mélangent aux influences de l'époque (le jazz, essentiellement). Le mouvement perpétuel des protagonistes est propulsé par une énergie aussi bien intellectuelle que sensorielle et sexuelle. De quoi interpellier la jeunesse du XXI^e siècle, nostalgique des mythes d'hier et en quête d'icônes donnant un sens à la vie. Dans *Sur la route*, les précaires sont des héros « solaires » et l'ordre établi est une menace pour leur liberté. Cette aversion pour ce qu'ils se savent être, « hommes blancs désabusés », écrit Kerouac, cette fraternité rêvée et vécue avec « les parias et les révoltés », rappelle les combats des Indignés d'aujourd'hui, comme l'explique le spécialiste de la Beat Generation Jean-François Duval (voir p. 15). Un message aussi politique que poétique. **o.v.t.**



MK2

GREGORY SMITH/MK2



Kristen Stewart est Marylou.

A l'écran, Garrett Hedlund est Dean Moriarty, le personnage central de *Sur la route*.

Walter Salles: « J'ai aimé immédiatement cette liberté »

Le cinéaste brésilien de 56 ans explique comment il a découvert *Sur la route*, et comment le roman se rapproche de son film *Carnets de voyage*, l'un et l'autres des récits « sur la jeunesse et ses idéaux ».

Livres Hebdo – Quand avez-vous découvert le livre de Jack Kerouac?

Walter Salles – J'ai lu *Sur la route* alors que je rentrais à l'université, au Brésil. J'ai été immédiatement épris de cette liberté que les personnages cherchaient, par le mouvement constant au cœur du livre, par ce désir d'expérimenter à fleur de peau, et d'aller jusqu'aux limites à travers le sexe et la drogue. Tout cela contrastait fortement avec le Brésil de la dictature militaire des années 1970. Les livres, la musique, les films étaient sous la censure, et d'ailleurs *Sur la route* n'était pas publié à ce moment-là dans le pays. La parution du livre de Kerouac coïncide avec l'ouverture politique, qui prend corps en 1984.

Quelles ont été vos premières impressions?

La forme m'a marqué autant que le contenu :



Walter Salles pendant le tournage du film.

ÉVÈNEMENT

l'écrivain qui improvise comme s'il était un jazzman, qui fait des « riffs » et se confond avec ses personnages, sans jamais les juger... tout cela était foncièrement nouveau pour moi, et m'a beaucoup marqué.

En voyant votre film, on se demande si c'est l'aspect cinématographique du road-movie, thème central de votre œuvre, ou le portrait d'une génération qui vous a le plus intéressé...

Il y a des éléments différents, et complémentaires. Tout d'abord, le mouvement comme nouvelle façon de mieux appréhender le monde – comme le dit le poète Gary Snyder : c'était une époque où l'on faisait mille kilomètres pour avoir une bonne conversation. Mais aussi, le thème de la perte du père et de la difficulté d'être soi-même père, ce portrait saisissant de ces jeunes qui passent de l'adolescence à l'âge adulte. Et qui, au contraire de la « Lost Generation » de Hemingway, essayent de donner un sens à leur vie. Leur errance est désordonnée, parfois très douloureuse... ce qui lui donne un vecteur est le fait que le narrateur écrit un livre sur ce qu'il vit. Ce livre dans le livre rend l'expérience fascinante.

Sur la route était réputé inadaptable. Francis Ford Coppola s'y est essayé en vain durant de nombreuses années.

Comment avez-vous réussi à le convaincre que vous pourriez le faire?

Lorsque *Carnets de voyage* a été projeté au festival de Sundance, un des directeurs de Zoetrope [la société de production de Francis Ford Coppola, NDLR] était dans la salle. Nous nous sommes rencontrés par la suite à Los Angeles et nous avons longuement parlé de *Sur la route*. En fait, il y avait eu une dizaine de tentatives d'adaptation depuis la parution du livre, en 1957. Les premières versions en changeaient d'ailleurs la fin, et se terminaient par la mort du personnage de Dean, le héros incandescent du livre. Ses mœurs n'étaient pas acceptables dans la société américaine de la fin des années 1950. Francis Ford Coppola a acheté les droits bien plus tard, dans les années 1980, à une époque où la société nord-américaine redevenait de nouveau très conservatrice. C'est peut-être pour cette raison que le film ne s'est pas fait dans les années 1980 et 1990.

Adapter un tel monument littéraire, c'est forcément décevoir les adorateurs du livre...

D'abord, il faut regarder un peu en arrière, ce que le documentaire m'a aidé à faire, et comprendre à quel point Kerouac a été attaqué à la sortie de *On the Road* – à commencer par ses pairs. Truman Capote s'est exclamé que ce n'était pas de la littérature mais de la dactylographie. John Updike et Gore Vidal ont été aussi négatifs. Des critiques ont écrit que le livre avait la densité des publications de grandes surfaces. Et pourtant, si nous sommes ici en train de parler de //

/// Kerouac et de *Sur la route*, c'est que ce qu'il a écrit a résisté à l'épreuve du temps. Quand on fait un film inspiré d'une œuvre comme celle-ci, ce qu'on peut espérer de mieux c'est qu'une nouvelle génération découvre le livre et en tombe amoureux. Pour un réalisateur, espérer cette découverte du livre est essentiel, car seul Kerouac peut parler pour Kerouac. Et il le fait de manière extraordinaire.

Mais en quoi *Sur la route*, qui a été écrit après la guerre, en pleine paranoïa anticommuniste et dans une Amérique ultra-conservatrice, trouve-t-il un écho aujourd'hui ?

Sur la route est un livre sur une génération qui a eu le courage d'expérimenter au point de « brûler, brûler, brûler comme des cierges dans la nuit ». Ces jeunes vivaient à fleur de peau et non par procuration. L'art de l'improvisation, de la spontanéité, du « courant de conscience », tout comme la machine à écrire comme extension de l'écrivain sont au cœur de ce voyage initiatique qui annonce l'explosion créative des années 1950 aux États-Unis. L'action painting de Jackson Pollock, l'Actor's studio de James Dean et Marlon Brando, le New Journalism du *Village Voice*, les cartoons de Jules Feiffer ne sont pas loin. Cette vitalité-là, ce désir radical de redéfinir le monde par la culture, les livres, la musique, est encore très inspiratrice aujourd'hui.

Comment avez-vous travaillé avec le scénariste José Rivera pour condenser cette histoire en un film ?

J'ai tout d'abord demandé à Zoetrope la possibilité de réaliser un documentaire sur Kerouac, *Sur la route* et la Beat generation. Ce travail nous a pris plusieurs années, et nous a permis de rencontrer et interviewer les personnages du livre qui sont vivants, les poètes proches de Kerouac, ses compagnons de route. En arrivant à Lowell, ville ouvrière où il a passé son enfance, nous avons retrouvé John Sampas, son beau-frère. C'est Sampas qui nous a montré une copie parfaite du rouleau, qu'il gardait avec lui. La première phrase du *scroll* nous a immédiatement séduits. La perte du père, établie depuis le tout début du récit, permettait la fuite en avant du personnage central du livre. Ce récit plus sauvage et plus sensuel fut la base du travail d'adaptation de José. Tous les autres thèmes qui nous ont intéressés sont rendus possibles grâce à cet état moral du personnage central.

On retrouve de nombreuses passerelles entre l'idéalisme du jeune Che Guevara dans *Carnets de voyage* et les aspirations de *Sal Paradise*, alias Jack Kerouac.

Ce sont deux récits sur la jeunesse et ses idéaux, deux histoires sur une quête sans but précis... *Carnets de voyage* était un récit sur les



Neal Cassady et Jack Kerouac (Dean Moriarty et Sal Paradise dans le roman) photographiés en 1952 par Carolyn Cassady.

origines d'un mouvement social et politique, alors que *Sur la route* est davantage un récit sur les origines d'un mouvement qui va transformer radicalement la manière dont on vit dans les années 1950 et 1960, et par extension, de nos jours. Comme nous l'a rappelé John Cassady, fils de Neal Cassady [qui a inspiré le personnage de Dean Moriarty dans le livre, NDLR], *Sur la route* parle de ces

“ Cette vitalité-là, ce désir radical de redéfinir le monde par la culture, les livres, la musique, sont encore très inspirateurs aujourd'hui. ” WALTER SALLES

huit ans avant la naissance de la Beat generation. C'est-à-dire quand les personnages avaient des doutes et non des certitudes, quand ils cherchaient. **Aujourd'hui, il y a de nombreux projets littéraires et cinématographiques autour de cette Beat generation et de ses principales figures (Moriarty, Ginsberg...). Comment l'expliquez-vous ?** Peut-être par le simple fait que ces poètes et ces écrivains étaient en avance sur leur temps. Amiri Baraka, précurseur de la « Jazz poetry »

et activiste politique, nous a dit dans le documentaire que, pour lui, *Sur la route* était un livre sur des fils d'immigrants qui ne trouvent pas de place dans l'Amérique repue de l'après-guerre, et qui se heurtent à elle. Quoi de plus actuel ?

Kerouac, comme Guevara, n'a pas vraiment assumé, sur la fin de sa vie, les évolutions du mouvement dont il a été l'un des initiateurs. N'est-ce pas finalement un regard désenchanté sur l'idéalisme, sur ces rêves que nous faisons tous quand nous sommes adolescents ?

C'est une question que je me posais aussi. Les rencontres avec des écrivains comme Lawrence Ferlinghetti, Gary Snyder, Diane Di Prima ou Michael McClure m'ont fait comprendre combien cette génération a continué à croire et à lutter pour les idéaux qu'ils défendaient il y a cinquante ans. J'ai rarement discuté avec des gens aussi jeunes d'esprit et aussi libres, c'est aussi simple que ça. Quant à Kerouac, la fin de sa vie me rappelle le très beau poème de Cavafis sur Ithaque. Peut-être que lui aussi s'est dit : « *Ithaque t'a offert ce beau voyage/Sans elle, tu n'aurais pas pris la route/Elle n'a plus rien à t'apporter.* » ● V. T.

Sur la route, culte depuis cinquante ans

S'il faut croire la légende, *Sur la route* est, avec la Bible, un des livres les plus volés en librairie », raconte Penny Vlagopoulos dans la préface de *Sur la route, le rouleau original* (Gallimard, 2010). Il est aussi énormément piraté. Sur des sites comme Team Alexandriz, c'est l'un des rares textes « littéraires » de fond dont on s'échange illégalement la version ebook scannée à partir du volume de Gallimard. Plus que quinquagénaire, l'ouvrage séduit les adolescents et les jeunes gens, de génération en génération. Depuis la publication du rouleau original en 2010, Gallimard en a écoulé 50 000 exemplaires en France. L'année dernière, l'éditeur a vendu 40 000 volumes de Jack Kerouac dont 25 000 exemplaires de *Sur la route*. Son adaptation au cinéma par Walter Salles (voir ci-contre), avec la crème des jeunes acteurs admirés de la jeunesse, va renforcer encore sa dimension de livre culte. Mais le roman n'a pas toujours été si vénéré.

Rédigé en trois semaines. En 1951, Jack Kerouac peine à trouver un éditeur pour son rouleau de 36 mètres sans chapitre ni paragraphe, rédigé fiévreusement en trois semaines. Mais la parution aux Etats-Unis de *Sur la route*, le 5 septembre 1957, dans une version remaniée par Viking Press (et celle que l'on lira jusqu'en 2010), vaut à son auteur une gloire immédiate, un succès autant sociologique que littéraire, qui lui donne un statut de véritable rock star. L'ouvrage est réimprimé trois fois, traduit dans le monde entier. Il paraît le 25 février 1960 en France chez Gallimard. « *Lorsqu'elle est traduite en français, l'œuvre de Kerouac appartient déjà un peu au passé. On la juge mineure* », explique

Jean-François Duval, spécialiste de la Beat generation, qui vient de publier aux Puf un ouvrage passionnant (1), faisant sentir de l'intérieur ce qu'est ce mouvement, avec des entretiens inédits avec Allen Ginsberg, Carolyn Cassady, Joyce Johnson... « *Le nom de Kerouac était connu de certains lecteurs de Salut les copains, mais très peu de monde l'avait réellement lu. On lisait plutôt Le loup des steppes ou Siddhartha de Hermann Hesse.* »

Oublié. Jusqu'aux années 1970, les lecteurs boudent Kerouac. « *Au milieu des années 1960, on ne trouvait plus aucun de ses livres en librairie, ni en France ni dans les pays anglo-saxons, poursuit-il. Nouveau revers dans les années 1980 : Sur la route est complètement oublié car les nouveaux "héros", dans l'imaginaire public, sont désormais les managers, les chefs d'entreprise.* »

Il faut donc attendre les années 1990 et un « Beat revival » pour que l'on recommence à lire Kerouac. « *Des artistes comme Kurt Cobain, Johnny Depp (qui acheta pour 50 000 dollars le manteau de Kerouac), dirent toute leur dette à l'égard de Kerouac et*

des Beats, précise Jean-François Duval. *Kurt Cobain a même enregistré des morceaux comme The Priest They Called Him avec William Burroughs.* »

Selon le spécialiste du mouvement Beat, l'engouement passe un nouveau cap ces dernières années. « *Pour employer un langage au goût du jour, on pourrait dire, toutes proportions gardées, que Kerouac et les Beats étaient les premiers Indignés, insatisfaits du monde et des voies trop conformes que la société leur proposait, et c'est littéralement pourquoi ils se sont lancés sur d'autres routes.* »

Le propos de Jack Kerouac entre ainsi de nouveau en résonance avec les préoccupations de la jeunesse du XXI^e siècle, un intérêt qui rejoint l'engouement il y a quelques années pour *Into the Wild* de Jon Krakauer qui avait aussi été adapté au cinéma. N'est-ce pas le propre d'un livre culte ?

ANNE-LAURE WALTER

(1) *Kerouac et la Beat Generation : une enquête*, de Jean-François Duval, publié le 2 mai par les Presses universitaires de France.

Le rouleau original de *Sur la route* de Jack Kerouac.



CHRISTIES, NEW YORK

UN TAPUSCRIT ET DEUX INÉDITS

Des 36 mètres que mesure le rouleau du texte original de *Sur la route*, les visiteurs pourront en voir 9. Propriété de Jim Irsay depuis la vente aux enchères à New York en mai 2011, il sera exposé pour la première fois en France au **musée des Lettres et manuscrits** à Paris, du 16 mai au 19 août. En partenariat avec MK2, le MLM présentera aussi des manuscrits d'écrivains ayant influencé Kerouac (Proust, Rimbaud, Céline, Artaud, Dostoïevski...), ainsi que le scénario du réalisateur Walter Salles, des croquis et des photos du tournage, la machine à écrire qui apparaît à l'écran... 90 ans après la naissance de Kerouac, Gallimard, qui vient de reprendre en Folio *Sur la route : le rouleau original*, propose deux inédits le 23 mai, traduits par Josée Kamoun. Écrit dès 1945 à

quatre mains avec William Burroughs, **Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines** n'avait jamais paru. Et pour cause : les deux écrivains y racontent, avec quelques modifications, le meurtre commis par leur ami Lucien Carr en 1944. Ce dernier a poignardé son mentor David Kammerer lors d'une bagarre dans un parc. Après avoir jeté le corps dans le fleuve, il est allé trouver William Burroughs, qui lui a conseillé de se livrer à la police, et Jack Kerouac, plus hésitant, qui l'a hébergé. Lorsque Lucien Carr se dénoncera sur les conseils de sa mère et de son avocat, Burroughs et Kerouac seront arrêtés. Le premier sort rapidement, ayant pu payer la caution. Mais Kerouac devra passer deux mois derrière les barreaux et épouser sa

petite amie Edie

Parker afin que sa famille paie la caution. Lucien Carr, lui, sortira au bout de deux ans. Ayant refait sa vie (il devient éditeur chez United Press International), il interdit à ses amis de publier ce texte, jusqu'à sa mort en 2005. L'exécuteur testamentaire de William Burroughs, James Grauerholz, l'a publié aux Etats-Unis en 2008 et en signe la postface. Gallimard fait aussi paraître **Beat generation**, pièce de théâtre en forme de conversation sur l'amitié, l'angoisse, la vie... entre des amis éméchés, reflet du New York des années 1950. « *Je reçois constamment des textes de Kerouac, qui a été extraordinairement prolifique, souligne Christine Jordis, son editrice chez Gallimard. Petit à petit, ses écrits sont exhumés. C'est inépuisable.* »

● CATHERINE ANDREUCCI